

Dalembert, Louis-Philippe (2017). *Avant que les ombres s’effacent*. Paris : Sabine Wespieser éditeur, 296 pp.

Alessia Vignoli
(Uniwersytet Warszawski, Polska)

En mai 1939, le président de la République d’Haïti, Sténio Vincent, approuve un décret-loi permettant aux Juifs persécutés en Europe d’obtenir la citoyenneté haïtienne, selon une procédure appelée ‘naturalisation *in absentia*’. Deux ans plus tard, en décembre 1941, la première république noire au monde, ancienne ‘Perle des Antilles’ de l’époque coloniale, déclare la guerre au III^e Reich et au Royaume d’Italie. Ces événements sont très probablement méconnus de la plupart des lecteurs qui s’apprêtent à lire le dernier ouvrage de Louis-Philippe Dalembert *Avant que les ombres s’effacent*. Le romancier et poète haïtien les évoque dans le prologue, en guise de prélude à la narration des mésaventures qui ont conduit le personnage principal, le docteur allemand d’origine polonaise Ruben Schwarzberg, jusqu’en Haïti.

Fidèle à certaines thématiques qui traversent toute son œuvre, notamment l’errance et la perte de l’enfance vécue comme événement traumatique, Dalembert s’est approprié un épisode glorieux de l’histoire haïtienne, le sauvetage des réfugiés Juifs avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, pour l’arracher de l’oubli et le faire revivre à travers le récit de Ruben Schwarzberg. Dans cette vaste fresque imprégnée d’imaginaire juif et haïtien à la fois, l’auteur mélange des événements historiques et fictionnels en se gardant de sombrer dans un ton larmoyant, malgré le caractère tragique de la période traitée, dont la menace principale est symbolisée par l’évocation des ‘bottes nazies’ qui parcourent le Vieux Continent. C’est au contraire un certain humour qui traverse le roman, repérable par exemple dans les scènes consacrées à la famille Schwarzberg et à la description de ses membres : les grands-parents maternels de Ruben, sa mère Judith et son père Néhémiah, la tante Ruth, l’oncle Joe et Salomé, la sœur aînée de Ruben.

Installé en Haïti depuis 1939, Schwarzberg est connu pour ses réticences en ce qui concerne son passé ; quand Port-au-Prince est frappé par « le séisme le plus dévastateur dont les entrailles de la Caraïbe aient jamais accouché » (117), en janvier 2010, le vieux docteur a plus de 95 ans et il est miraculeusement épargné par la colère de la terre. Des souvenirs restés dans l’oubli pendant longtemps resurgissent face à la mort qui

règne dans la ville, dans une ambiance comparable à celle de Buchenwald, où Schwarzberg avait été interné en 1939. Sa rencontre avec Deborah, jeune médecin accourue en Haïti avec le contingent israélien au lendemain du séisme, déclenche un mécanisme de remémoration du passé. La présence de Deborah, qui s'avère être la petite-fille de sa tante Ruth, dans le scénario post-catastrophique de Port-au-Prince, est le signe que le docteur attendait depuis longtemps pour enfin raconter sa vie d'errances et ainsi assurer la transmission d'une mémoire à la fois familiale (celle de la tribu des Schwarzberg) et collective (celle du peuple Juif et de la Shoah). Ce « vieil ours berlinois réfugié au sommet de sa montagne » (121) accepte ainsi de narrer son passé, conscient que la mort qui l'entoure pourrait bientôt l'attraper.

Dans son récit rythmé par le son des tambours vaudou provenant des mornes voisins, Schwarzberg retrace son parcours à partir de sa naissance en 1913, dans la ville polonaise de Łódź, qu'il a quitté à l'âge de cinq ans, au moment où la famille décide de s'installer à Berlin. Dans la capitale allemande, nouveau lieu d'enracinement de la tribu des Schwarzberg, Ruben passe une adolescence paisible et fait des études en médecine. La nuit du 9 au 10 novembre 1938, passée à l'histoire sous le nom de *Kristallnacht*, Ruben et son père échappent au pogrom grâce à l'intervention providentielle du représentant d'Haïti à Berlin ; cet épisode marque un tournant dans le destin des membres de la famille, obligés encore une fois d'« aller ancrer leur errance ailleurs » (57). Cette fois-ci pourtant, le groupe se disperse dans plusieurs lieux d'exil : Salomé et son mari choisissent New York, suivis quelque temps après par les parents et les grands-parents, alors que tante Ruth opte pour Jérusalem ; Ruben et oncle Joe se voient refuser le permis de débarquer aux États-Unis et, le jour du départ du reste de la famille, ils sont arrêtés près de la gare de Hambourg et déportés dans le camp de concentration de Buchenwald. Lors de la détention, les deux hommes rencontrent Johnny l'Américain, un personnage central de l'intrigue dont Ruben apprendra la véritable identité seulement après : Jean-Marcel Nicolas, Haïtien de Port-au-Prince résidant à Paris. Grâce à l'intervention d'un ancien professeur de Ruben, le jeune docteur et son oncle sont libérés de Buchenwald en avril 1939 et regagnent Berlin, mais le prix à payer pour leur libération est le départ de l'Allemagne ; dans le mois de mai de la même année ils s'embarquent pour Cuba à bord du navire Saint-Louis, avec des centaines d'autres réfugiés Juifs fuyant les persécutions nazies. L'errance de Ruben Schwarzberg ne s'arrête pas à La Havane, car les autorités cubaines, états-uniennes et canadiennes refusent d'accueillir les réfugiés. Si oncle Joe, en s'infligeant une blessure avec un rasoir, obtient le permis de rester à Cuba, Ruben est renvoyé en Europe avec les reste des migrants. Après avoir déposé une demande d'asile pour la France, Ruben rejoint Paris, où il se lie d'amitié avec deux personnalités haïtiennes, la poétesse Ida Faubert et le poète et diplomate Roussan Camille, un bon vivant qui l'amène à la découverte de

la communauté haïtienne et des plaisirs nocturnes du Bal Nègre. Peu après la déclaration de guerre de la France au III^e Reich, en septembre 1939, Ruben se rend à l'ambassade d'Haïti pour demander la naturalisation haïtienne et abandonner, ceci faisant, sa nationalité allemande ; quelques jours plus tard, juste avant de retirer son passeport haïtien, il est arrêté par des policiers parisiens qui le considèrent un individu dangereux et il est envoyé au centre de rassemblement d'Argenteuil. Libéré grâce à ses connaissances haïtiennes, il peut enfin quitter l'Europe après tant de péripéties et, en octobre 1939, il débarque sur le lieu de son enracinement définitif : Haïti. Commencent ainsi les pages les plus précieuses du roman, celles consacrées à la description de la découverte du 'pays réel' de la part du docteur Schwarzberg : ses rapports avec les patients, l'adaptation à la culture paysanne, l'apprentissage du créole, les premiers contacts avec le vaudou, le déménagement de l'oncle Joe à Port-au-Prince, le mariage avec Sara, la naissance de ses trois enfants...

Même si Haïti n'est que la fin du long voyage accompli par Schwarzberg, on a l'impression que le pays a accompagné le protagoniste tout au long de son existence. La vie du docteur semble en effet être placée sous la protection des esprits du vaudou dès sa naissance, car sa sœur Salomé choisit le prénom Ruben à partir de la lecture de l'ouvrage *De l'égalité des races humaines*, de l'Haïtien Anténor Firmin, apporté à la maison par l'oncle Joe, et ce n'est que le début de la longue intrusion d'Haïti dans la vie du docteur. Plusieurs personnages réels qui croisent le chemin de Schwarzberg et l'aident dans des circonstances souvent dramatiques sont des Haïtiens : d'abord le diplomate à Berlin lors de la nuit des pogroms, ensuite Jean-Marcel Nicolas, grâce auquel Ruben entre en contact avec les Haïtiens de Paris ; parmi eux Ida Faubert, Roussan Camille et le ministre Léon Laleau, ce qui lui permettra de prendre connaissance du décret promulgué par l'État haïtien et d'obtenir la naturalisation. D'autres références à des personnalités haïtiennes sont repérables dans le roman, comme le poète Joubert Satyre, le médecin Jean Price-Mars, les romanciers Jacques Roumain et Jacques Stephen Alexis. À un niveau plus profond, Dalembert a mis en scène l'un des aspects les plus caractéristiques de l'âme haïtienne, c'est-à-dire la transmission orale du passé par le conteur à l'auditoire. La jeune Deborah reçoit la Parole de Schwarzberg au cours d'une nuit entourée de mystères, le moment de la journée ou les esprits voyagent.

L'histoire de ce Juif polonais et allemand qui choisit d'être haïtien et parvient à le devenir « au point de passer inaperçu dans le paysage » (117) est transmise dans un style jamais pathétique, souvent enrichi d'un humour percutant et influencé par le registre de l'oral. En abordant des épisodes historiques à partir du présent tragique de l'époque post-sismique, *Avant que les ombres s'effacent* est un hommage fascinant par lequel Louis-Philippe Dalembert a secoué la poussière que les décombres avaient déposé sur sa terre natale pour faire remonter à la surface l'âme et la fierté du peuple haïtien.

